

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin**

Dépt. du Haut-Rhin

**Golbéry, Marie Philippe Aimé**

**Mulhouse, 1828**

Murbach

[urn:nbn:de:bsz:31-341674](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341674)

## MURBACH.

Au sommet d'une haute montagne les ruines d'un vieux château dominant, d'une part, la vallée de Lutembach et, de l'autre, une gorge étroite et boisée, dont les sinuosités conduisent, en s'élevant toujours, jusqu'au Balon, qui semble avoir été posé sur la cime des Vosges, et qui montre à toute l'Alsace son dôme superbe. Ce château fut long-temps la résidence des abbés de Murbach; on le nomme Hohenrumpf, et l'on en attribue la construction à Berthold de Steinbronn, qui était abbé en 1260. L'histoire générale n'a point ici de faits à recueillir, les ventes et les actes d'engagement appartiennent plutôt aux archives de quelques maisons, qu'aux annales des nations. Hohenrumpf n'est guère connu que pour avoir été engagé à la famille de Stœr au 14.<sup>e</sup> et au 15.<sup>e</sup> siècle, et ses ruines, au milieu de cette forêt, d'un accès si difficile, sont plutôt ignorées qu'oubliées.

Le Balon, centre commun de plusieurs vallées, a bien plus d'importance dans la nature que ces débris n'en ont dans les récits des siècles passés. Son nom allemand est *Belchen*, *Belch* ou *Belch*; et comme on le voit aussi employé pour désigner d'autres montagnes en Alsace et en Brisgau, telles que le Balon de Giromagny et celui de Badenwiler, on en a conclu que dans les langues germaniques cette dénomination était particulière à ces lieux élevés. Peut-être le nom latin *Belus*, ou *Beleus*, est-il, ainsi que Balon, un simple dérivé de *Belch*; peut-être aussi Belenus, l'Apollon des Celtes, n'est-il venu prendre possession de ce sommet qu'en vertu d'une étymologie, d'un jeu de mots; ou bien la nature même a eu soin de rappeler son culte et celui du soleil, en ce que les jours ici lui voient fournir une plus longue carrière: l'exagération est venue grossir la réalité, et souvent le peuple répète, avec une crédulité au-dessus de toute hésitation, qu'au Balon, vers le solstice d'été, l'aurore commence à poindre en Souabe immédiatement après que le crépuscule s'est éteint dans les ombres qui couvrent la Lorraine.

Il n'est pas surprenant de trouver au point le plus élevé des Vosges l'une des plus belles vues de toute cette chaîne. Sans parler des onze évêchés que l'on prétend y découvrir, on aperçoit au sud les hauteurs du Jura, et par-delà cette ligne avancée, les Alpes et les glaces qui les couvrent de leurs éternels frimas: les contours neigeux de la Jungfrau et du Finster-Aarhorn se dessinent sur un ciel pur et serein. Que les regards quittent ces images lointaines pour errer dans les forêts voisines: un bassin rocailleux s'ouvre sur les flancs de cette pente rapide; il renferme l'onde d'un lac qui paraît dormir sur ces hauteurs, loin de tout mouvement et de toute action; mais, brisant ses limites, il emporta jadis sur son passage les habitations et les arbres, les hommes et les animaux qu'il avait détruits dans sa course. Depuis 1740, époque de ce désastre, ce lac a repris son attitude paisible: il laisse échapper un ruisseau qui suffit à son écoulement, et qui, sous le nom de Lauch, va rejoindre l'Ill à Colmar.

S'il en faut croire les manuscrits de Specklin, rédigés il y a près de trois cents ans, on voyait alors sur le Balon une longue muraille, dont l'épaisseur était de douze pieds. Cet auteur attribue ces restes aux Romains : ses expressions paraissent indiquer un camp plutôt qu'une muraille continue; mais on conçoit difficilement un poste militaire dans ces lieux inaccessibles, qui ne protègent aucun passage, et qui sont loin des affaires sociales. On ne conserve plus dans ces vallées de tradition à ce sujet, ni de souvenir des vestiges de ce camp : Specklin cependant doit être cru sur le fait de l'existence de ces murs antiques; mais, privés des lumières que nous auraié fournies la vue du monument, nous ne pouvons nous livrer à aucune conjecture sur son origine ni sur son but.

Murbach est situé dans la gorge étroite et longue que domine le château de Hohenrupf. La seule issue de ce défilé vient aboutir à la vallée de Guebwiller, entre cette ville et Bühl. D'abord ce sont de riantes prairies, sillonnées par le ruisseau qui porte le même nom que l'abbaye : les forêts recouvrent à droite et à gauche les parois des montagnes; bientôt elles se rapprochent, et disputent à la prairie l'étroit espace qui les divise; enfin, les murailles du monastère et de son enclos occupent toute la largeur de ce vallon, et souvent le ruisseau est contraint à prendre pour lit le petit sentier qui sépare la base des montagnes. Quand la verdure s'embellit de l'éclat du jour, quand l'onde retombe en cascades argentées sous les rayons du soleil, et qu'au fond de la forêt le son de la cloche s'est fait entendre; alors, saisi d'une ferveur religieuse, on s'avance vers le vieux monastère; de tous les coteaux voisins on voit descendre des villageois, dont les chants bientôt font retentir d'une harmonie céleste les voûtes du sanctuaire, et dont les accens se répètent au loin dans les bois : on se croirait transporté à ces siècles de l'église primitive, où la nature entière était témoin du zèle des chrétiens successeurs des apôtres, où l'adoration la plus pure cherchait à ses effusions les lieux solitaires. Cette piété des déserts existait encore au siècle où fut fondé Murbach : telle est l'intention manifestée formellement dans la charte de fondation. Mille ans, et plus, des religieux ont habité cette retraite; et quand ils ont habité d'autres demeures, quand un temple plus splendide a enrichi une ville de tout le luxe de l'architecture, l'antique église du vallon a conservé son prestige : ses vieilles tours, ce chœur, seul debout parmi les décombres, et désormais seul asile du pèlerin, ont continué à recevoir les fidèles. Les lévites étaient allés jouir des honneurs du monde et des douceurs d'une civilisation plus sensuelle; mais l'obscurité des forêts, la sainteté de cette retraite et la prière solitaire, n'ont rien perdu de leur puissance sur le cœur des chrétiens, qui de toutes parts se pressent encore vers ces ruines.

Notre planche 25 représente avec beaucoup de précision les restes de Murbach, et laisse apercevoir dans le fond les débris de l'abbaye. La nef de l'église est entièrement démolie : elle sert de cimetière à la commune. Toute description de l'extérieur de l'église serait superflue; on voit en effet les moindres détails sur notre dessin. Les tours étaient placées sur la croisée. Depuis que la nef est détruite,

on a fermé le chœur par une muraille soutenue de contre-forts. Aujourd'hui il semble qu'on veuille ajouter encore à la destruction les ravages du mauvais goût : l'une des deux tours est déjà privée de son antique aspect ; un toit écrasé, sans élévation et sans grâce, en a gâté les proportions ; et l'autre tour, dit-on, va subir les mêmes changemens. A l'intérieur il n'y a rien de bien remarquable : des arceaux surbaissés, des plafonds plats, une chapelle latérale à gauche, tandis que celle de droite est murée ; c'est là tout ce qu'on y voit. Dans le chœur est une tombe, où le fondateur repose : sa statue, renversée et les mains jointes, est sculptée en bois ; et nous allons remonter le cours des âges pour demander à nos annales quelques-uns des faits amassés par le temps depuis que sa cendre est renfermée sous ces voûtes sombres et silencieuses.

De pieux Écossais, dont le chef est appelé Pirminus, vinrent s'établir dans cette vallée, et l'endroit où ils fixèrent leur demeure en retint le nom de *Vivarius peregrinorum*. Ce fut en 726 qu'une charte généreuse concéda pour l'établissement des religieux de vastes domaines. Cette charte, datée de Gondreville, dépeint d'un mot l'état de ces lieux. Les Vosges alors étaient désertes. Voici les expressions dont se sert le roi Thierry IV : *In heremi vasta quæ Vosagus appellatur, in pago alsaciense in loco qui vocatur Vivarius peregrinorum, qui antea appellatus est Muorbach*. Le titre concédé par Eberhard est remarquable par les imprécations qui le terminent : elles sont dirigées contre tous ceux qui porteraient atteinte à la donation, et au besoin contre le donateur lui-même : on appelle sur eux la peine de Dathan et d'Abiron, dévorés vivans par l'enfer ; la damnation de Judas, traître à Jésus ; la fin de Sodome, devenue la proie des flammes ; et, à défaut de tout cela, une amende pécuniaire. Murbach eut donc une immense étendue de territoire, et s'accrut encore par des actes de libéralité qui ajoutèrent à ses richesses. On peut recourir à ce sujet à l'*Alsatia diplomatica* de Schœpflin ; on y verra aussi de nombreux privilèges. Lucerne et son territoire furent joints aux terres de Murbach par Louis, roi de Germanie, en 844. Près d'un siècle plus tard, sept religieux, fuyant devant les Hongrois, qui venaient d'envahir le pays, furent atteints sur le haut d'une montagne dont le revers appartient à la vallée de Saint-Amarin : ils y furent impitoyablement massacrés, et le lieu en retint le nom de *Mordfeld* (champ du meurtre). Murbach cependant se releva de ses désastres ; il reprit une nouvelle splendeur sous l'abbé Bérenger : tous ses privilèges, tous ses droits furent ensuite confirmés par le pape Léon IX et par l'empereur Henri III. En 1139 l'église fut consacrée sous l'abbé Bertolfe. Bientôt une colonie de religieux fut envoyée à Lucerne, et les chanoines de la vallée de Saint-Amarin se soumirent à l'abbé, dont la puissance s'accrut à tel point, qu'en 1260, Berthold de Steinbronn, celui qu'on donne pour fondateur à Hohenrupf, entretenait cinq cents cavaliers montés et équipés. Il est probable que le titre de prince d'Empire et l'immédiateté furent conférés à l'abbé vers ce temps : on ne retrouve plus à cet égard aucune date, et on en est réduit à l'existence du fait. Le 13.<sup>e</sup> siècle et ses troubles perpétuels ; l'interrègne et les différends qui partagèrent l'Empire après la mort de

Rodolphe de Habsbourg; enfin, la haute noblesse des abbés, qui se vantaient de compter parmi leurs prédécesseurs Sympert, neveu de Charlemagne; tout cela dut singulièrement favoriser leurs vues ambitieuses, dans un temps où les souverains luttèrent dans toutes les provinces d'Allemagne, où partout il leur fallait des partisans puissans pour combattre leurs compétiteurs. La tradition a recherché plus haut de quoi satisfaire son goût pour le merveilleux : Otton III aurait choisi pour colonnes de l'Empire, quatre princes, quatre comtes, quatre chevaliers, quatre paysans, et l'abbé de Murbach serait entré dans la première de ces catégories. Une pareille assertion, émise au 16.<sup>e</sup> siècle par l'auteur d'une chronologie des monastères de l'Allemagne, ne décide point la question : elle ne fait qu'ajouter un peu de merveilleux à l'antiquité. J'ai sous les yeux plusieurs catalogues d'abbés, imprimés dans le courant du siècle dernier : ils n'en disent rien, et la chronologie jointe à l'un d'eux ne nous en apprend pas davantage. Murbach n'avait point conservé Lucerne, non plus que Saint-Amarin : l'une fut échangée contre d'autres possessions avec l'empereur Albert; l'autre fit défection au temps du concile de Bâle, peu avant l'invasion des Armagnacs. Mais l'abbaye répara bientôt ses pertes : celle de Lure, en 1458, élut pour son chef Jean Stœr de Stœrenburg, doyen de Murbach; et, cinquante-cinq ans après, les deux abbayes furent réunies sous George de Masvaux : elles le furent encore en 1555, sous Rodolphe de Stœr, jusqu'à ce qu'enfin le pape Pie IV opéra, en 1560, l'éternelle jonction de l'une et de l'autre. Ne quittons point le 16.<sup>e</sup> siècle sans rappeler le plus beau titre de Murbach à l'illustration littéraire. Ce fut, pendant le moyen âge, l'asile d'un historien romain. Le manuscrit de Velleius Paterculus y fut découvert, en 1515, par Beatus Rhenanus, non que les religieux de l'abbaye conservassent pour eux seuls ce précieux dépôt, ils ne le connaissaient pas : ils enlevaient à ce manuscrit tantôt une feuille du commencement, tantôt une feuille de la fin, et même une main ignorante avait tenté d'en faire un palimpseste, en le chargeant d'une écriture nouvelle. Velleius ne dut sa conservation qu'à l'abandon et au mauvais état de ce papier; et, depuis que Beatus Rhenanus l'a fait rentrer dans le domaine général de la science, ce manuscrit s'est perdu à jamais.

L'abbaye eut beaucoup à souffrir des ravages des Suédois. La soumission de l'Alsace à la France apporta aussi quelques modifications à ses privilèges; et, bien que son abbé pendant long-temps ait continué d'assister à la diète, le chapitre ne l'élisait plus directement, il se bornait à présenter trois candidats au roi. Pour être admis à Murbach, il fallait non-seulement seize quartiers de noblesse, mais la réception même était entourée d'un grand appareil : sept chevaliers juraient sur les saints Évangiles que le nouveau religieux avait les qualités requises.

La translation du chapitre à Guebwiller est toute récente, et de peu d'années antérieure à la révolution. L'église, bâtie à l'ouest de la ville, est fort belle sous le rapport de l'architecture. Il est fâcheux que les tours qui devaient s'élever aux deux côtés du portail, n'aient eu d'autre existence que celle que leur donne un projet, dont je dois la communication à M. Deck, notaire à Guebwiller. Le portail est orné

de quatre colonnes. On monte à l'église par plusieurs degrés, et des deux côtés l'étage inférieur est percé de fenêtres à plein cintre au-dessus de l'entablement. Une seconde rangée de colonnes supporte un fronton de forme élégante, et des statues sont placées entre ces colonnes et près de celles qui ornent à cet étage la droite et la gauche de cette façade. Les tours devaient se composer de deux étages, distingués par une galerie, et se terminer en coupole. Enfin, le chœur n'est point tourné vers l'est, comme dans les autres églises. Les branches de la croisée sont arrondies. Des balustrades enveloppent la nef, garnissent les fenêtres et le faité de l'édifice, et règnent aussi sur un bâtiment carré qui s'attache au chœur, où il produit un assez mauvais effet. Nous n'avons pu nous refuser à mettre sous les yeux de nos lecteurs une vue de l'intérieur de cette église : rien de plus beau que ces colonnes à chapiteaux corinthiens, que ces médaillons qui décorent la voûte. Dans la croisée et dans le chœur les colonnes sont engagées et cannelées; de belles guirlandes s'étendent au-dessus de l'entablement, et des corbeaux supportent une riche balustrade. Au point de l'intersection de la croisée il y a une coupole magnifiquement ciselée. Tout cela forme un ensemble d'un aspect magique. Le maître-autel est orné d'une belle sculpture, dont le sujet est l'Assomption de la Vierge. A droite est représentée la mort de S. Louis; à gauche, on voit le martyr de S. Léger. Ce temple si splendide n'a pas pu être achevé par ceux qui l'avaient entrepris. Les princes de Guebwiller n'ont pu jouir de leurs magnifiques demeures, tandis que le Ciel avait accordé dix siècles de durée au monastère élevé par la piété au milieu des bois.

### GUEBWILLER.

Selon la chronique de Guebwiller, ce fut en l'an 1124 qu'un homme du Sundgau, nommé Jean Miller, vint avec son fils habiter l'entrée de cette vallée et se fixer dans ce lieu entièrement désert. La version qui a prévalu en fait un tanneur : elle veut qu'une suite de gens de cette profession, issus de ce Jean Miller, ait fait naître le nom de Guebwiller, qui aurait été dans l'origine *Gerberweiler*. Schœpflin a déjà flétri cette fable d'une juste réprobation. Des titres de l'abbaye de Murbach prouvent que ce lieu était connu comme domaine ou ferme dès le 8.<sup>e</sup> siècle : il y est parlé de la *villa Gebunvillare*. Guebwiller paraît donc remonter de quelques siècles plus haut que sa chronique manuscrite ne l'indique : elle est l'ouvrage d'un moine dominicain, dont les annotations personnelles paraissent exactes; mais, au lieu de pouvoir être regardée comme une source, elle est plutôt, pour les temps anciens, une réunion de faits entassés sans aucun discernement. Je ne vois pas qu'elle ait été citée par aucun de nos devanciers. Cette même chronique attribue à l'année 1182 la construction de l'église de Saint-Léger; cependant on lit que la consécration de l'église eut lieu dès l'année 1134, en présence d'Adelbert de Habsbourg et de Rodolphe de Lentzbourg. Guebwiller était alors encore une *villa*, un simple domaine, c'est-à-dire, qu'il n'était point encore au rang des villes, qu'il n'avait point encore de murs; et c'est en ce sens qu'il faut entendre les

*Haut-Rhin.*